

L'ÉVÉNEMENT EN DIRECT ET EN CONTINU

L'exemple de la guerre du Golfe

Jocelyne ARCQUEMBOURG

Tout porte à considérer la médiatisation des événements sous l'angle d'un certain rapport au temps, comme s'ils étaient mus par une articulation dynamique entre plusieurs niveaux de temporalité. Les événements eux-mêmes sont des entités temporelles que la philosophie analytique (1) distingue des objets, plus directement en rapport avec l'espace. Ils entrent dans des récits qui sont aussi une configuration du temps. L'occurrence qui surgit comme une effraction dans un ordre des choses en même temps qu'elle provoque une demande de sens. Ce qui arrive doit être nommé, décrit, expliqué, raconté. Le récit va réduire le désordre engendré par le « saillant » de l'événement en constituant autour de lui une matrice d'intelligibilité. Paul Ricœur a montré que cette « mise en intrigue » (car il s'agit avant tout d'un artefact, non d'un schéma explicatif qui serait inhérent à l'événement) agence en vue d'une fin spécifique un ensemble d'éléments hétérogènes : motifs, buts, agents, etc. Le récit produit alors un nouvel ordre qui repose sur une configuration temporelle particulière. Il prend place de cette manière dans un pro-

cessus global de médiation du temps vécu entre le champ de l'action et celui de la réception (2).

Pour autant, la description d'un événement ne l'enferme pas dans le temps de son émergence. D'autres perspectives le traversent comme des lignes de fuite ouvertes sur le passé ou le futur. Cette temporalisation convoque les deux catégories historiques mises en évidence par Reinhardt Koselleck, « le champ de l'expérience » et « l'horizon d'attente ». L'expérience, par définition, a trait au passé qui peut être remémoré ou qui a été transmis. L'attente se tourne vers ce qui n'est pas encore, mais peut être envisageable, l'espoir et la crainte, le souhait et la volonté, le souci, l'analyse rationnelle, la contemplation réceptive ou la curiosité sont constitutifs de l'horizon d'attente. Toutes deux n'ont, cependant, pas le même statut. L'expérience peut être datée et englobe plusieurs strates du passé. Elle est surtout, par rapport à l'attente, saturée de réalité. « Champ d'expérience » et « horizon d'attente » peuvent être convoqués différemment à l'intérieur des récits d'événements selon des dosages orientés tantôt davantage vers le présent, le futur ou le passé. Au travers de ces catégories, les attentes, les craintes, les souhaits et la mémoire d'une communauté sont imbriqués à l'individuation des événements actuels (3).

Louis Quéré a montré qu'au travers de cette temporalisation, l'événement convoque un arrière-plan pragmatique de préoccupations sociales, de débats et d'intrigues en cours. Par ces procédures, « la puissance formante » qu'est l'espace public s'actualise dans la mise en scène et la mise en sens des événements en même temps qu'il se trouve rendu sensible par « le travail de l'événement ». Par-delà la médiation du temps vécu, les récits d'événements publics opèrent ainsi une médiation de l'action sociale (4).

(1) VENDLER, 1967.

(2) RICŒUR, 1983-85.

(3) KOSELLECK, 1990.

(4) QUÉRÉ, 1995.

La construction des événements médiatiques intègre donc plusieurs stratifications de temps où l'on peut déceler au moins trois niveaux :

- la structure temporelle de la mise en intrigue,
- les perspectives temporelles mises en œuvre au niveau de l'énonciation,
- la temporalisation propre aux références convoquées pour décrire ou normaliser l'événement.

D'autre part, il importe de prendre en compte le rôle des dispositifs techniques et professionnels qui participent à la construction des événements publics. Gaye Tuchman a mis en évidence que les dispositifs de collecte et de classement des nouvelles élaboraient le « cadre » des événements, c'est-à-dire ce qui permet de leur attribuer une identité et un sens spécifiques. Elle reprend ainsi la définition que donne Goffman des cadres de l'expérience dans *Frame Analysis*. Ceux-ci permettent de localiser, percevoir, identifier et catégoriser un nombre apparemment infini d'occurrences définies dans les mêmes termes. Le cadre qui caractérise un événement n'est pas le même si le dispositif chargé de collecter les nouvelles relève d'une implantation territoriale, institutionnelle ou d'une répartition thématique. La catégorisation des informations (hard news, soft news, developing, continuing news, dans le jargon journalistique américain) relève d'une anticipation sur la durée de leur développement, non d'une typologie des contenus. On peut ainsi s'interroger sur l'incidence des mutations engendrées par l'information en direct et en continu sur le cadre ou le contexte de description des événements (5). Mais on peut aussi étendre cette problématique à l'ensemble des stratifications temporelles qui participent à leur individuation. Plus précisément, à partir de l'exemple de la guerre du Golfe qui présente la particularité d'avoir mis en présence les dispositifs de collecte

et de traitement de l'information des chaînes généralistes et ceux de CNN, on se demandera si l'information en direct et en continu affecte les différents niveaux de temporalité que nous avons relevés.

La dynamique de la description d'un événement échu ne peut correspondre à celle d'un événement en train de se produire. Or, le récit est soumis au principe de concordance. C'est le résultat de l'histoire qui ordonne la sélection des épisodes principaux de l'intrigue. Ce principe hérité du *muthos* tragique est applicable à tous les types de récit (6). Les différentes phases de l'histoire ne peuvent apparaître comme des étapes pertinentes que lorsque la fin est connue. Il n'est possible de mettre en évidence les enchaînements des actions qu'a posteriori. On peut rapprocher cette caractéristique de la structure des récits, de ce que Arthur Danto dit de la phrase narrative (7). Une phrase narrative se réfère toujours au moins à deux événements séparés dans le temps et distincts du moment de l'énonciation. En fait, elle décrit le premier à la lumière du second. Dire qu'en 1717 naquit l'auteur de *Neveu de Rameau*, c'est envisager la naissance de Diderot du point de vue d'une notoriété littéraire acquise ultérieurement. C'est donc l'événement second qui transforme le premier en cause. La causalité en tant que telle n'est pas accessible aux témoins contemporains du premier événement. On peut imaginer un Chroniqueur Idéal qui pourrait enregistrer tous les événements d'une époque donnée de manière cumulative. Mais il n'aurait pas la maîtrise du sens de ces mêmes événements dans la mesure où il n'émerge qu'après coup. C'est précisément ce caractère rétrospectif qui fait défaut à l'information en direct. La dynamique des événements échus est tournée vers le passé. Elle gravite à l'échelle des causes. Celle des événements en cours d'accomplissement est orientée vers le futur et l'anticipation des conséquences.

(5) Dans *L'Espace public comme Forme et comme Événement*, Louis Quéré note que « la notion de "contexte de description" est assez proche de l'idée de "cadre de l'expérience" chez Goffman (...) à ceci près cependant qu'elle souligne davantage la place de la description dans l'identification des phénomènes ».

(6) RICŒUR, 1983.

(7) DANTO, 1965.

L'ampleur de la couverture médiatique du conflit oblige à restreindre le corpus de ce travail à une période bien définie. Celle qui a précédé l'offensive terrestre du 24 février à partir de la première annonce d'un retrait irakien le 15 février peut suffire à produire des exemples représentatifs de l'ensemble, tout en présentant une plus grande complexité au niveau de l'intrigue que la période immédiatement précédente. Elle tisse une progression dramatique autour de trois séquences narratives : la poursuite des bombardements sur Bagdad, les négociations de paix irano-soviétiques, l'attente et la préparation de l'offensive terrestre.

Toutefois il convient de souligner que la couverture de la guerre du Golfe ne permet pas d'opposer termes à termes deux dispositifs homogènes de collecte et de diffusion des nouvelles, celui des chaînes généralistes et celui de CNN. Les circonstances ont conduit les médias français à décalquer en partie le modèle présenté par CNN. La concurrence et la censure ont eu pour effet, d'une part, de réduire et unifier les sources d'information, d'autre part d'aligner les chaînes françaises sur des fonctionnements érigés, de fait, en conditions sine qua non (8). Celles-ci ont déployé des tentatives pour couvrir partiellement l'événement en direct et en continu, mais avec infiniment moins de moyens et en perpétuant des pratiques professionnelles liées à une autre conception de l'information. Les nouvelles envahissent la grille des programmes mais les grands rendez-vous que sont les journaux télévisés continuent de la structurer. Antenne 2 procède par ajouts d'émissions aux formes désormais canoniques : flashes ou éditions spéciales. La 5, quant à elle, étire la couverture événementielle en fonction des circonstances, sans cadre très défini. On ne retrouve ni dans un cas, ni dans l'autre, la répartition en séquences d'une demi-heure chacune, répétitives et ponctuées de publicités ou d'images interstitielles. Cependant les

chaînes généralistes adoptent aussi la mise en place d'un réseau d'envoyés qui correspond aux mêmes implantations que sur CNN et multiplient les duplex en direct avec ses points d'ancrage.

Le réseau de reporters comme anticipation initiale

Le dispositif de collecte des nouvelles mis en œuvre par CNN repose sur une anticipation à l'égard des développements potentiels de l'événement. La chaîne enserme dans les mailles du réseau de reporters toutes ses occurrences virtuelles, ce qui lui permet d'en « routiniser » l'information avec davantage d'efficacité. Il s'agit d'être à même de couvrir à tout moment l'occurrence qui peut être la plus inattendue, de sorte que rien ne puisse arriver en dehors du filet tendu par la couverture médiatique. Sur CNN, l'implantation du réseau revêt une importance considérable car elle constitue le principal, pour ne pas dire le seul système de collecte de l'information. C'est donc cette répartition qui va directement structurer l'espace-temps des récits. Le réseau doit couvrir tous les points stratégiques du conflit, c'est-à-dire ceux où sont susceptibles de se produire des occurrences pertinentes par rapport à une fin projetée. La couverture de la guerre du Golfe est ainsi fondée sur une projection imaginaire de l'intrigue par anticipation qui fonctionne à plusieurs niveaux.

On peut considérer, tout d'abord, qu'un dispositif aussi lourd, consacré à un événement unique au point de ne rendre compte que très superficiellement des autres nouvelles, comme la question lituanienne survenue au même moment, n'aurait pu être maintenu pendant des mois, ni, à plus forte raison, pendant des années. Le déploiement du réseau de couverture représentait un premier pari à l'égard de la durée du conflit.

(8) Les chaînes françaises y fonctionnent de manière hybride parce qu'elles intègrent les documents produits par CNN et tentent, avec des moyens incomparablement plus faibles, de constituer un réseau d'envoyés couvrant sporadiquement l'événement en continu. La chaîne américaine, quant à elle, n'est pas non plus un modèle monolithique. Depuis 1985, elle est passée d'une diffusion strictement limitée aux abonnés du câble, à la dimension d'une chaîne planétaire grâce au satellite. Conçue, à l'origine, pour un groupe limité d'utilisateurs de l'information (à peine 5 % des téléspectateurs américains), elle atteint le soir du déclenchement des hostilités, le 16 janvier 1991, un record d'audience inégalé jusque-là : un milliard de téléspectateurs à travers le monde.

Il apparaît aussi que le choix des points d'ancrage constitue une anticipation à l'égard des réactions éventuelles de certains pays : Israël et la Jordanie, par exemple. L'implantation d'un envoyé à Jérusalem devait permettre de faire face en temps réel aux tirs de missiles Scud effectués par l'Irak. L'envoi d'un premier missile sur Tel Aviv, le 18 janvier, a ensuite conduit CNN à prévoir les réactions d'Israël et leurs conséquences pour le reste de la coalition. La nouvelle de l'explosion entraîne des liaisons successives en direct avec Amman, le Département d'État et la Maison Blanche. La situation stratégique d'Israël qui faisait d'elle une cible prioritaire pour l'Irak comme la position délicate de la Jordanie à l'égard de la coalition ont été prises en compte dans la configuration du dispositif. Celle-ci permet de couvrir en temps réel les réactions à l'événement, elle repose donc sur une anticipation de ses développements latents sur la base de connaissances politiques, diplomatiques et géostratégiques. En ce sens le réseau semble malléable et capable de s'adapter à toutes les situations. Mais cette ouverture n'est pas infinie. Il construit aussi l'espace où se déploie l'action et ses personnages. Ses points d'ancrage confèrent aux pôles qu'il relie le statut de protagoniste de l'intrigue, ce qui n'est pas sans conséquence sur la mise en visibilité de l'événement. Si la Jordanie et Israël font partie de cet espace, Moscou aurait pu l'être d'une manière tout aussi systématique sur la base des interventions répétées de M. Gorbatchev ou des relations établies entre J. Baker et A. Besmertnyck le 29 janvier. Mais cela aurait conduit à attribuer un autre rôle à l'URSS qui ne figure de manière régulière dans le réseau qu'à partir du 18 février. De la même manière, ni Téhéran qui participe activement aux négociations de paix, ni Alger où se déroulent d'importantes manifestations hostiles au conflit en général et aux États-Unis en particulier, n'ont été relayés en direct par un envoyé.

Le réseau fonctionne en cercles concentriques qui déterminent une hiérarchie dans l'attribution des rôles en fonction du mode de liaison choisi pour en relier les points. Le noyau des protagonistes est généralement rattaché par des envoyés ou des correspondants mais il fournit aussi souvent aux acteurs l'occasion de s'exprimer en direct. Le cercle des intervenants secondaires est relié ponctuellement par des envoyés pendant une période limitée. À la périphérie, les figurants sont présents au travers de reportages en différé.

Cependant l'information en continu ne rend pas compte de l'évolution d'une histoire prise comme un tout. Elle fragmente l'intrigue principale en une multiplicité de micro-intrigues, c'est-à-dire qu'elle introduit à l'intérieur d'une structure narrative répartie en trois grandes phases des intrigues secondaires qui apportent à l'événement un rythme spécifique.

Le rythme et la fragmentation des intrigues

Les récits des acteurs militaires (9) mettent en évidence trois phases principales dans le déroulement de la guerre. Une phase de montée en puissance des forces alliées en Arabie Saoudite du 6 août au 17 janvier. Du 17 janvier au 24 février, une deuxième phase de campagne aérienne stratégique et tactique de destruction du potentiel et de réduction des forces de théâtre tandis qu'étaient menées des opérations de diversion à l'est (fausses attaques frontales en limite sud du Koweït, préparation simulée d'un débarquement de Marines sur les côtes du Koweït) et que l'ensemble des forces alliées conjointes effectuaient en secret un mouvement de mise en place de plusieurs centaines de kilomètres vers l'ouest. Enfin, une troisième phase d'engagement aéroterrestre en Irak et au Koweït visant à isoler la Garde Républicaine et à détruire et neutraliser les

(9) SCHWARTZKOPF, Commandant en chef de l'U.S. Central Command, et le général Roquejoffre, commandant en chef de l'Opération Daguet.

forces occupant le Koweït.

La première phase de l'événement n'a jamais été décrite par les médias comme faisant partie de la guerre. Elle est, la plupart du temps, désignée sous le registre de *la crise* du Golfe. Ceci révèle un déplacement de perspective dans la couverture de l'événement, la crise correspondant à une approche politique du conflit et ouvrant la possibilité d'un règlement pacifique. Pour les téléspectateurs, la guerre s'étend du 17 janvier au cessez-le-feu. La deuxième phase du conflit coïncide avec la période la plus longue de la médiatisation puisque l'offensive terrestre et la reddition de l'Irak s'effectuent en quelques jours. Le récit médiatique resserre donc l'événement entre les deux bornes qui en délimitent la période centrale. Le schéma de l'intrigue enchaîne un premier temps fort, les bombardements du 17 janvier, une période relativement étale du 18 janvier au 15 février, une progression dramatique régulière du 15 au 24 février, liée à l'attente de l'attaque terrestre et au suspense engendré par l'intervention soviétique. Il associe trois niveaux d'intrigue : l'intrigue militaire, l'intrigue politique et diplomatique ainsi qu'un troisième niveau relatif à des actions militaires ayant soulevé des polémiques (affaires de l'abri bunker, de l'usine de lait, du pétrole déversé dans le golfe Persique, etc.).

La couverture de CNN compose les principaux motifs de l'événement à partir d'une mosaïque de documents extrêmement variés. Si l'on prélève par exemple une heure d'enregistrement dans la matinée du 15 février on découvre la succession d'émissions suivantes :

– Un débat (International Correspondents) concernant l'annonce du retrait irakien.

– Un communiqué de l'AFP apporte un éclairage nouveau sur le bombardement du marché de Falluja.

– R. Sallinger, envoyé en Arabie Saoudite, reprend en direct les détails de cette affaire. Il évoque les propos du commandant en chef des forces aériennes britanniques qui soutient que l'hôtel Al Rashid est un centre de Contrôle-Commande utilisé par l'Irak. Il évoque la préparation de

l'offensive terrestre.

– F. Sesno, envoyé spécial à Kennebunkport dans le Maine où il a suivi G. Bush, rend compte des réactions du président américain à la proposition irakienne.

– Intervention en direct de Kamal Kharazi, ambassadeur iranien auprès de l'ONU.

– Un bref message écrit sur l'écran informe que les bombardements continuent.

– L'écran affiche aussi un sondage sur la réponse de G. Bush à Saddam Hussein.

– Brève citation d'un discours de P. William, porte-parole du Pentagone.

– Charles Jaco, envoyé en Arabie Saoudite, fait le point sur la préparation de l'offensive terrestre.

– Quelques brèves images de l'enterrement du premier (?) soldat américain tué au combat et enterré au cimetière d'Arlington.

– L'écran affiche un message concernant des attaques entre les troupes irakiennes et alliées à la frontière saoudienne.

Pendant la demi-heure suivante les mêmes nouvelles seront reprises et développées dans le cadre d'une émission intitulée *Headline News*.

Ces différentes intrigues s'entrelacent, se croisent, se juxtaposent ou se succèdent sans véritable hiérarchie. Certaines nouvelles apportent le dénouement d'histoires surgies quelques jours auparavant (le bombardement de Falluja), d'autres accompagnent l'émergence de nouvelles occurrences (l'annonce du retrait irakien et les différentes réactions qu'elle suscite), une troisième catégorie rend compte d'une attente (la préparation de l'offensive terrestre qui doit aussi conduire à la victoire et entraîner la fin du conflit). Elles accélèrent le rythme de l'événement parce qu'elles réactivent constamment le même schéma narratif composé d'une succession rapprochée d'émergences, d'attentes et de résolutions à l'intérieur d'une histoire dont l'action principale (les bombardements de Bagdad) est uniformément répétitive. L'information en direct et en continu fragmente la structure temporelle de la mise en intrigue et lui confère un rythme particulier qui repose sur la saisie d'instantanés ponctuels qu'elle prolonge jusqu'à leur point de résolution dans la construction

d'une durée fondée sur une attente alors que parallèlement, surgissent d'autres occurrences auxquelles est appliqué le même traitement.

L'absence de hiérarchie entre les séquences narratives tient aux modalités de leurs enchaînements. La construction du récit n'est pas linéaire, elle juxtapose des séquences parallèles ou des compositions en étoile à partir d'une occurrence donnée.

Les enchaînements parallèles permettent de rendre compte de la simultanéité des actions ou des réactions. La classification et la hiérarchisation des nouvelles disparaissent ainsi au profit de la rotation systématique et régulière des points d'ancrage qu'ils soient ou non producteurs de nouvelles d'intérêt majeur. Lorsqu'ils ne le sont pas, ils restent néanmoins « en état de veille ». L'exemple de l'enregistrement du 15 février est représentatif d'une telle construction. Ce qui se passe en Arabie Saoudite a lieu pendant qu'autre chose arrive à Kennebunkport ou à Falluja. Des liens de causalité peuvent unir certaines séquences : le commentaire de G. Bush peut avoir des conséquences sur le déroulement des opérations de terrain, non l'affaire de l'hôtel Rashid mais rien ne distingue les degrés de retentissement de ces deux nouvelles. L'effet produit est que CNN ne couvre pas une intrigue mais des intrigues au travers desquelles la cohérence de l'événement se délite.

Ces constructions se compliquent d'un système d'enchaînement interne, celui des réactions. La couverture de la rencontre entre M. Gorbatchev et T. Aziz suscite une attente à l'égard des réactions des autres partenaires du conflit : la Maison Blanche, Paris, la Jordanie, Israël. Encore une fois, c'est le dispositif en réseau qui permet que les actions internes à chaque séquence se développent en étoile au travers d'un jeu d'interactions multiples couvert en temps réel. Les petites phrases sont ainsi ren-

voyées d'un camp à l'autre comme des balles (« farce cruelle », « diplomatie de propagande »). L'accélération de l'événement atteint un degré optimal et la chaîne peut se prévaloir de mettre en œuvre une forme de diplomatie publique. Le réseau fonctionne alors comme une sorte de système nerveux des tensions internationales. L'événement semble se construire de toutes pièces au travers des interactions médiatiques. D'une certaine façon l'anticipation est rendue nécessaire par la logique du direct. L'absence de point de vue rétrospectif oblige à prévoir les conséquences immédiates des événements en termes de réactions privilégiant les décideurs politiques et les opinions. L'ignorance du point final qui pourrait orienter les étapes de l'intrigue oblige à prendre en compte la totalité des occurrences survenues dans l'aire d'émergence de l'événement et à fractionner le récit en séquences de plus en plus brèves. Ces procédés accélèrent aussi considérablement le rythme de l'événement.

La construction des séquences parallèles permet de gérer une temporalité différenciée en fonction des points d'ancrage. Ainsi la période du 22 au 24 février décrit simultanément : la poursuite des bombardements sur Bagdad, l'attente de l'offensive terrestre en Arabie Saoudite et le ballet diplomatique consécutif aux propositions irano-soviétiques. Sur ces trois catégories de nouvelles, celles qui décrivent une action continue et répétée vont constituer en quelque sorte ce que Weinrich appelle l'arrière-plan du récit, c'est-à-dire une durée sur laquelle se détachent de nouvelles occurrences surgies ailleurs : les rencontres et les prises de paroles des diplomates et chefs d'État (10).

Le dispositif réticulaire d'information en continu génère une logique d'étagement des plans narratifs qui tient à un équilibre particulier des rapports entre la durée et l'instant. Toute action continue de moyenne

(10) Les reportages en direct de Bagdad et d'Arabie Saoudite traduisent ce sentiment de répétition et d'absence de changement comme le souligne G. Daughters, correspondant à Bagdad : « The airwar continues (...) By day, it was the same familiar rhythm of life in wartime » (La guerre aérienne continue (...) Pendant la journée, c'était le même rythme familier de la vie en temps de guerre). Ou bien encore ce commentaire d'Olivier Warin : « Après l'angoisse des premiers jours, après l'angoisse de l'inconnu, les habitants de Bagdad se sont habitués à la guerre. Petit à petit ils retrouvent la routine du conflit avec l'Iran et s'y installent pour longtemps. »

ou longue durée y recule à l'arrière-plan du récit. La moindre phrase d'un porte-parole (la couverture se nourrit particulièrement pendant cette période des citations de M. Fitzwater, P. William, V. Churkin, V. Ignatenko) y occupe plus de place que les deux mille sorties aériennes quotidiennes d'avions bombardant Bagdad, précisément parce qu'elles sont quotidiennes et répétitives. Car l'information en continu, plus que les journaux télévisés, est sensible à la logique du changement. Cette logique a permis que s'accomplisse un phénomène d'inversion dans le récit du conflit où ce qui accède à la visibilité, ce sont les prises de parole des chefs d'État tandis que la guerre, invisible et répétitive dans son déroulement comme dans l'usage continu d'une seule et même stratégie militaire pendant quarante jours, recule à l'arrière-plan du récit.

La fusion des positions temporelles

Concevoir le direct comme la pure mise en visibilité d'un instant ou d'une durée ponctuels coupés du passé et de l'avenir renvoie à une conception du présent qui lui dénie la dimension d'une architecture temporelle à part entière. Il est vrai que des cérémonies médiatiques aux duplex, le direct recouvre des documents variés. Au sens strict, il est caractérisé par la coïncidence entre le temps de l'action, celui de l'énonciation et celui de la diffusion. On observe la présence de trois types de direct sur la couverture de CNN :

- les interventions des chefs d'État, de leurs ministres ou porte-parole, les briefings militaires,
- un nombre limité d'images tournées sur le terrain, tirs de DCA ou de Scuds, les interviews de pilotes,
- les contacts permanents et routiniers avec les envoyés spéciaux qui peuvent parfois fournir l'occasion de « scoops », lorsque, par exemple, la nouvelle du tir d'un missile Scud est annoncée au cours de la liaison, ce qui oblige les envoyés à se précipiter sur leur masque à gaz.

Dans le troisième et dans une certaine

mesure, dans le deuxième cas, les récits des reporters s'inscrivent dans un présent que Paul Ricoeur désigne comme « un être en commun ». Ce temps de la présence commune s'ouvre au passé comme au futur au travers de ce que H. Weinrich nomme « perspectives de locution », c'est-à-dire des orientations prospectives ou rétrospectives de l'énonciation.

Sur les chaînes généralistes, la programmation des journaux télévisés, qui subsiste pendant le conflit, oblige les journalistes à résumer les heures qui précèdent, même si des flashes ou des séquences d'information en continu ont été diffusés au cours de la journée. Comme le formule Henri Weil lors d'un contact en direct (La 5, le 19/02, 20 h 19 à Riyad) :

« Écoutez, je crois qu'en ce trente quatrième jour de guerre, Guillaume, il est intéressant de compléter le puzzle que moi, j'appellerais offensive terrestre, et sachez qu'il ne manque vraiment pas beaucoup d'éléments, alors résumons. Depuis quelques heures, depuis deux jours à peu près, l'aviation alliée pilonne sans arrêt de manière impitoyable l'Irak. »

La nécessité de ces retours en arrière finit par produire des formes canoniques, la première étant la récapitulation des faits jour par jour ou heure par heure, comme dans ce reportage suivi d'un plateau extérieur avec Gilles Rabine (A2, le 18/02, 20 h 04 à Moscou), où le retour anaphorique des heures et la construction chronologique engendrent une progression dramatique continue depuis le début de la séquence narrative jusqu'au moment le plus proche de celui de l'énonciation :

« Minuit, hier soir, dans le froid mordant de la nuit moscovite, la fin d'un long voyage pour Tarek Aziz dont les Américains avaient carrément refusé de garantir la sécurité sur le chemin de Moscou. La médiation de la dernière chance a déjà vingt-quatre heures de retard et c'est un Tarek Aziz fatigué qui apparaît. A ce moment précis, s'il a une nouvelle proposition à formuler, lui seul sait aussi, si les bombardements américains

permanents ont fait des centaines, des milliers ou des dizaines de milliers de morts et de blessés dans les rangs de l'armée de Saddam Hussein.

Un premier contact, un entretien informel aura lieu tard dans la nuit hors de la vue des journalistes. Chaque minute est comptée même si les Américains ont accepté par avance de ne pas déclencher d'offensive terrestre pendant les entretiens.

– 10 h 30, ce matin, à Moscou, 8 h 30 heure de Paris, l'entrevue avec Gorbatchev commence, elle va durer plus de quatre heures dans le secret le plus absolu (...)

– 15 h. Coup de théâtre, savamment mis en scène et annoncé presque négligemment : "A partir d'aujourd'hui on peut parler d'un plan Gorbatchev pour la paix (...)" . »

La progression dramatique qui culmine à 15 h dans cet extrait conduit le téléspectateur de l'arrivée de Tarek Aziz à l'annonce d'un plan de paix. Les événements qui précèdent « le coup de théâtre de 15 h » (l'arrivée de Tarek Aziz et les deux entrevues) prennent un sens spécifique par rapport à cette fin ou sous sa description.

La répartition des perspectives de locution est, elle aussi, révélatrice de la position du locuteur. On trouve dans cet extrait aussi bien le Présent que le Passé Composé, le Futur ou le Plus-que-Parfait, ce sont les transitions temporelles qui mettent en évidence la structure du récit. Le récit commenté au présent historique (majoritaire) présente trois transitions hétérogènes avec des temps du passé (soulignés), la première au Plus-que-Parfait, les deux autres au Passé Composé. Ces changements de temps modifient la perspective de locution dans le sens où ils introduisent une notion d'antériorité donc une perspective rétrospective par rapport à un degré zéro de perspective. C'est d'autant plus manifeste que la suite introduit un nouveau changement de perspective, cette fois sous forme d'une anticipation : « un premier contact, un premier entretien informel aura lieu tard dans la nuit ». On retrouve l'emploi du futur un peu plus loin. L'entrevue « va durer quatre heures dans le secret le plus absolu ». Nombreux sont les documents qui obéissent à ce modèle où le

décalage entre le moment de l'énonciation et celui de l'action oblige à des retours en arrière tout en autorisant le locuteur à introduire une perspective prospective dans le passé précisément parce que l'événement est accompli au moment où il le raconte. Trois positions temporelles se succèdent de la façon suivante :

- Un premier événement passé (E1),
- Un événement passé mais ultérieur, présenté comme l'aboutissement du récit (E2),
- Le moment de l'énonciation, lui-même ultérieur aux deux précédents.

L'information se distribue donc à partir d'un ancrage dans le temps de l'action, qui correspond au point final de l'intrigue. Le corps du récit égrène une succession d'autres moments-clés datés de manière précise (10 h 30, 15 h). Chacun représente un pivot autour duquel s'ordonne l'énonciation temporelle de la séquence narrative qui s'accroche à lui. Le présent de l'énonciation n'assume pas cette fonction, tout au plus permet-il de mesurer l'écart qui le sépare d'une action accomplie (minuit, hier soir).

Par rapport à ce positionnement qui consiste à expliquer le présent à partir du passé et à éclairer le passé à partir d'un aboutissement, le dispositif d'information en direct et en continu américain paraît coïncider davantage avec le présent de l'action en cours. En réalité il met en jeu deux niveaux de temporalité, celui d'une action de moyenne durée qui est contemporain du moment de l'énonciation (bombardements, négociations, etc.) et celui des occurrences brèves découpées par la fragmentation de l'intrigue (arrivées, départs, déclarations, etc.) qui peuvent être rapportées au prétérit de manière légèrement décalée.

La fréquence des reportages, le retour systématique du contact avec les mêmes points d'ancrage, diminue forcément la part de récapitulation. Le direct tend vers une ligne idéale qui serait la coïncidence complète entre le temps de l'action et celui de l'énonciation ce qui correspond à la fusion de deux des positions temporelles caractéristiques de la phrase narrative. Il manque l'éclairage d'un point final pour

guider le récit.

La présence des déictiques, en particulier de temps, ancre très clairement le récit dans le moment de l'énonciation. Le duplex, bien plus que le reportage, doit permettre de réduire l'écart entre le témoignage de l'envoyé et le moment de l'action racontée (11). Les étapes du récit se distribuent alors autour du moment de l'énonciation qui en fournit le pivot, comme dans cette liaison avec Steve Hurst, à Moscou, le 22 février :

« *We've just been listening to Foreign Ministry spokesman Vitaly Churkin. He reported that tangible progress have been made in negotiations **today** among Soviet officials and Iraqi Foreign Minister, Tarek Aziz. (...) We believe that Mr. Gorbachev may have thought that he was closer to an agreement **last night**, when we heard the eight points deliliated here by his spokesman, Vitaly Ignatenko. They seem to be backing away from that **now** (...). So I think that we are going to see, perhaps a continuation of the talks late into the evening, **this evening**. We had expected that Tarek Aziz would leave Moscow about this time, it seems that **he is still in place and still talking** » (12).*

Le document est caractéristique des procédures énonciatives produites par l'information en direct et en continu. Il décrit un procès inachevé au moment où parle le locuteur. Dans le cours de cette durée, il sollicite le passé proche (*we've just been listening*) aussi bien que le futur proche (*we are going to see*) ce qui réduit aussi la portée des perspectives de locution. Mais, cette fois, les perspectives temporelles se distribuent, à partir du moment de l'énonciation (*today, now*) parce que l'événement

est inaccompli. Autour de « *now* » se répartissent une perspective rétrospective en amont, au prétérit et au présent perfect d'ailleurs introduit par un auxiliaire modal, une perspective prospective en aval au futur proche. Le présent continu, à la fin du document, réduit ensuite ces perspectives au moment de l'énonciation. Mais il faut noter que l'orientation temporelle qui domine le document est l'attente d'un point final. Cette attitude expectative se prolonge au travers des liaisons qui lui font suite, comme ce duplex en direct de la Maison Blanche :

« *The crucial question of course, is what direction the reconsideration will take whether the Soviet now understand that the allies does indeed want an unconditional withdrawal from Kuwait* » (13).

L'ancrage du document dans le moment de l'énonciation oriente résolument celui-ci vers ce qui est à venir.

Pour la même période et le même événement, l'énonciation temporelle des documents français et américains diffère donc profondément. Sur CNN, l'équilibre particulier de l'instant et de la durée que nous avons relevé sur le plan narratif a des conséquences sur l'énonciation. La possibilité de faire coïncider une durée avec le temps de l'énonciation permet d'éliminer la part de récapitulation (elle fait l'objet de montages spécifiques), de réduire les perspectives de locution à ce qui « vient juste » de se produire ou à ce qui « va arriver » tout à l'heure et d'entretenir l'attente d'occurrences de plus en plus programmées.

Dans ses tentatives pour coïncider avec l'action en cours, l'information en direct et en continu relance indéfiniment plusieurs niveaux d'attentes qui finissent par se

(11) Il importe de souligner le lien qui unit l'évolution des modèles d'énonciation et celle des genres journalistiques. Pendant la guerre du Golfe, CNN a produit majoritairement des duplex et des fragments récapitulatifs distribuant entre des types de documents différents les perspectives temporelles que le reportage conjugue habituellement.

(12) « *Nous venons juste d'écouter le porte-parole du ministre des affaires étrangères, Vitaly Churkin. Il nous a dit que des progrès tangibles avaient été effectués aujourd'hui entre les représentants soviétiques et le ministre des affaires étrangères, Tarek Aziz (...) Nous pensons que Mr. Gorbatchev peut s'être cru tout près d'un accord la nuit dernière, quand nous avons entendu les huit points tracés ici par son porte-parole, Vitaly Ignatenko. Il semble faire machine arrière maintenant (...) Aussi je pense que nous allons assister peut-être à la poursuite des discussions tard dans la soirée, ce soir. Nous nous attendions à ce que Tarek Aziz ait quitté Moscou à l'heure qu'il est, mais il est toujours sur place et toujours en train de discuter.* »

(13) « *La question cruciale, bien sûr, est de savoir quelle orientation ce réexamen du plan va prendre, et si les Soviétiques comprennent enfin que les coalisés veulent vraiment un retrait inconditionnel du Koweït.* »

superposer. La guerre, comme procès global, suscite évidemment l'attente de la victoire, mais à l'intérieur de ce procès, d'autres actions engendrent aussi d'autres niveaux d'attente, parce qu'elles sont prises en cours d'accomplissement. L'anticipation permanente de l'événement, qui répond avant tout à l'impératif de routinisation, génère aussi une projection incessante dans le futur.

Dès le 17 janvier, un duplex avec Richard Blystone, l'envoyé spécial de CNN à Jérusalem, propose d'envisager l'après-guerre au travers des analyses d'un politologue israélien et d'une interview de Hanan Ashrawi. Le 18 février, presque une semaine avant l'offensive terrestre, Marc Walton consacre un montage au même sujet. Plus que la victoire, l'après-guerre et ses conséquences pour l'équilibre mondial a été un thème récurrent sur la chaîne américaine. La couverture de l'événement est donc sans cesse tirée en avant d'elle-même et orientée vers l'avenir, c'est-à-dire vers l'anticipation du point final plutôt que vers l'éclairage du passé ou l'exploration des enchaînements qui ont conduit à un résultat donné.

La spirale infinie des attentes

La temporalisation de l'événement met en cause un arrière-plan de pratiques instituées et de capacités de réaction. Dans cet arrière-plan pragmatique interfèrent les deux catégories historiques révélées par R. Koselleck : le « champ d'expérience » qui prend appui sur la mémoire collective, et un « horizon d'attente » qui informe le sens de l'événement par rapport à des espoirs, des craintes, des projets, etc.

La question qui se pose consiste alors à savoir comment ces deux niveaux s'articulent dans le cas de la guerre du Golfe. Les responsables politiques et militaires y font usage de références historiques tant à la Seconde Guerre mondiale qu'à la guerre du Vietnam. Il convient de se demander de quelle manière l'entrecroisement des orientations prospectives ou rétrospectives engendrées par les dispositifs rencontre un niveau de temporalisation plus générale,

liée à la réception de l'événement.

La triade, invasion, occupation, libération

Dès le début du conflit, la comparaison entre la Seconde Guerre mondiale et la crise du Golfe s'impose. Le rappel historique est récurrent, il concerne toutes les étapes et tous les aspects du conflit. Le parallèle entre l'invasion du Koweït et celle de la France par l'Allemagne va permettre de légitimer la guerre, la constitution d'une coalition et le rôle joué par les États-Unis. Dûment orchestré par une campagne de communication qui ne lésine ni sur l'impression des T-shirts, ni sur l'invention des gadgets, le thème de la « libération du Koweït » s'impose comme une nécessité, tant au niveau du droit international que sur le plan strictement moral. La diabolisation de Saddam Hussein profite de cette comparaison qui fournit aussi le thème de quelques émissions télévisées : « Saddam Hussein, nouvel Hitler ? » Les bombardements du premier jour, les manœuvres gesticulatoires des Marines destinées à susciter l'attente d'un débarquement ont engendré de multiples allusions aux événements du mois de juin 1944. Sur le plan intérieur, le parti démocrate n'oublie pas que sa position a été renforcée par l'entrée en guerre des États-Unis en 1941, et l'image de G. Bush, quant à elle, bénéficie de la référence à T. Roosevelt. Les acteurs militaires cultivent le parallèle dans ses moindres détails, le jour des premiers bombardements est nommé « D, day ». Dans ses mémoires, N. Schwartzkopf fait état de ce qui lui est apparu comme une ressemblance entre la garde républicaine de Saddam Hussein et les troupes SS. Il compare l'entrée dans Koweït City à la libération de Paris : « Ce n'était pas tout à fait comme le 25 août 1944 à Paris mais c'était un moment de grâce. Dans la série des guerres qui ont succédé à la Seconde Guerre mondiale, les soldats américains n'ont rien connu de tel » (14). Le champ d'expérience convoqué par les acteurs n'est pas qu'un simple rappel du passé, il construit un schéma d'interprétation qui couvre les aspects

(14) SCHWARTZKOPF, 1991.

majeurs de l'événement tant au niveau de son déroulement que de ses implications.

Il faut donc considérer que les procédures d'individuation sont différentes selon que les acteurs ont ou non un accès facile et programmé à la visibilité publique. En particulier, lorsque cet accès est sous-tendu par des stratégies de communication concertées et produites avec le plus grand « professionnalisme ». L'exemple de la guerre du Golfe représente un cas extrême de maîtrise d'un contexte de description de l'événement par les acteurs, ce qui, bien sûr, est loin d'être toujours le cas.

Pour autant, ce schéma a plus qu'une simple valeur explicative. Il a à la fois pour fonction de justifier une action présente et de projeter « le futur-passé » d'un événement historique, l'après-1945, sur les attentes engendrées par l'événement en cours. La victoire sur le dictateur est à la fois légitime et porteuse des promesses d'un nouvel équilibre international, d'un nouvel ordre mondial.

Le syndrome vietnamien

Le champ d'expérience convoqué par l'événement comporte aussi ses antipodes. La guerre du Vietnam, « perdue dans les living-rooms américains », a servi de repoussoir aux critiques qui s'élevaient contre la censure. Le phénomène n'est pas nouveau. Comme le remarque Armand Mattelart : « Très tôt dans l'histoire des moyens modernes de communication de masse s'est installée la croyance en la toute-puissance des médias à faire et défaire l'événement, croyance que la guerre a largement favorisée. La conséquence en fut la légitimation de la censure. Dès lors, à chaque grand conflit armé, les autorités prendront soin de légitimer leurs mesures restrictives à partir d'événements antérieurs durant lesquels la pression de l'opinion publique aurait pesé sur le déroulement des opérations » (15). Pourtant l'impact de la médiatisation du conflit sur l'opinion publique a été fortement contesté par de nombreux chercheurs (D. Hallin). Cette fois encore, la référence au passé accomplit une fonction de légitimation

(15) MATTELART, 1992.

mais elle renvoie en filigrane à des craintes, comme le révèlent les questions récurrentes posées par les reporters de CNN sur la présence des B52 lors des premiers bombardements, et celles des journalistes aux militaires sur les pertes civiles irakiennes. Dans une interview faite après la guerre, Norman Schwartzkopf confiait à un journaliste que la guerre du Golfe avait constitué une sorte d'exorcisme au fantôme de la guerre du Vietnam. Ce commentaire prend en charge un implicite : les appréhensions des citoyens américains à l'égard d'un conflit long et coûteux en vies humaines *dans chacun des deux camps*. Cette référence prend donc appui sur les procédures de légitimation des acteurs comme sur les craintes des citoyens.

Le Nouvel Ordre Mondial

Les deux références historiques majeures convoquées lors de la guerre du Golfe assument en réalité les mêmes fonctions. En particulier, on constatera que le passé n'est pas rappelé pour lui-même ni pour éclairer la compréhension de l'événement présent, mais pour valider un projet ou calmer des craintes. Les événements passés font en outre l'objet d'une relecture en fonction des questions soulevées par et autour de l'événement actuel. Le champ de l'expérience est donc tout entier aspiré par ce qui en constitue l'horizon d'attente. Les remaniements géostratégiques en cours depuis 1989 apparaissent dans les discours présidentiels sous la forme d'un idéal politique projeté dans l'avenir, l'aspiration à un nouvel ordre mondial. Les métaphores chirurgicales essaient du discours militaire dans celui du discours politique. G. Bush, J. Baker promettent de « soigner les plaies » engendrées par le conflit. La guerre apparaît ainsi comme un moyen au service d'une fin juste qui la dépasse. La projection dans l'avenir légitime l'opération militaire encore davantage que les références au passé et happe l'événement.

Rien n'assure d'autre part que les médias aient intégré ou reproduit intégralement et sans distanciation les schémas d'interprétation historiques construits par

les acteurs. Certaines émissions, comme celle de Marc Walton, le 18 février, démontent l'usage des références historiques présidentielles et en passent au crible les promesses avec le plus grand pessimisme.

Les mutations qui affectent les dispositifs d'information ne sont pas sans incidence pour les récits d'événements. Mais peut-on encore parler de récit dans le cas de la guerre du golfe sur CNN ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une chronique juxtaposant de très brefs épisodes ? Seule l'anticipation de très brefs épisodes à venir permet d'orienter cette chronique vers une fin annoncée. L'euphorie du premier soir où les médias ont outrepassé les réserves des dirigeants politiques pour célébrer une quasi-victoire peut aussi être interprétée dans ce cadre.

L'accélération du rythme de l'événement au travers de la fragmentation des intrigues, la construction narrative fondée sur l'anticipation, la construction de l'attente tant sur le plan narratif qu'énonciatif génèrent une tension qui l'oriente résolument vers l'avenir.

L'effet induit par le dispositif consiste en une projection illimitée de l'action au-delà d'elle-même, alors que le dispositif des chaînes généralistes paraît toujours un peu en deçà. L'information en continu relance indéfiniment la spirale des attentes, en écho à celles que suscitent les acteurs,

au point que la guerre n'existe plus que comme attente de l'après-guerre.

L'anticipation du point final semble primordiale par rapport à l'explication par les causes. La mise en intrigue ne convoque pas les structures latentes de l'événement. R. Koselleck comme P. Ricoeur ont montré que les récits d'événements historiques pouvaient ou non faire émerger les structures qui les sous-tendent. Il s'agit là d'un choix narratif. On peut ainsi raconter un événement en termes d'avant et d'après et se contenter de composer une histoire dramatique ou faire de lui l'indice de phénomènes qui affectent ses structures sous-jacentes. Le mode de récit change et l'histoire est alors classée différemment dans le temps. L'information en direct et en continu permet de situer celui-ci au niveau d'un enchaînement de réactions ou de « coups » stratégiques. L'événement vécu en cours d'accomplissement escamote les progressions souterraines qui président à son émergence.

Le reportage comme trace d'un « avoir été là » laisse place au duplex comme lien avec « ce qui est en cours » ou « ce qui doit avoir lieu ». Les procédures de légitimations justifient les moyens par les fins. Dans cette tension permanente vers un au-delà de l'action, les relations d'événements, plus que jamais, ont pour fonction d'autoriser l'action sociale. « Comme les *fetiales*

(16) CERTEAU, 1980.

RÉFÉRENCES

CERTEAU, Michel de, L'Invention du Quotidien, T. 1, Arts de Faire, 10/18, Paris, 1980.

DANTO, Arthur, C. DANTO, *Analytical Philosophy of History*, Cambridge University Press, 1965.

HALLIN, Daniel, Images de Guerres à la Télévision Américaine : le Vietnam et le Golfe Persique in *Hermes 13-14*, CNRS, Paris, 1994.

KOSELLECK, Reinhardt, *Le Futur Passé*, Paris, EHESS, 1990.

MATTELART, Armand, Information, Désinformation, Censure : Logiques Militaires, Logiques Économiques, *Universal*, 1992.

QUÉRÉ, Louis, L'Espace Public comme Forme et comme Événement in Is. Joseph, *Prendre Place*, Paris, ed. Recherches.

RICŒUR, Paul, *Temps et Récit*, Paris, Le Seuil, 1983, 1984, 1985.

SCHWARTZKOPF, Norman, *In the Eye of the Storm*, Bloomsbury, Londres, 1991.

TUCHMAN, Gaye, *Making News, a Study on the Construction of Reality*, The Free Press, New York, 1978.

VENDLER, Zeno, *Linguistics in Philosophy*, Cornell University Press, Ithaca, New York, 1967.

WEINRICH, Harald, *Le Temps*, Seuil, Paris, 1973.